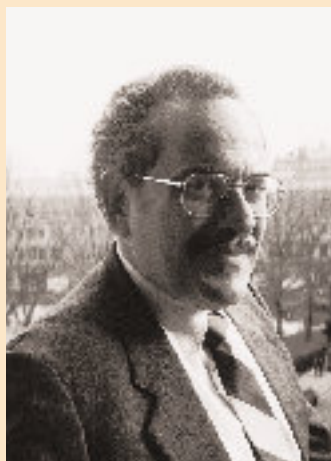


# Jouons avec les images

par **Alberto Eiguer**



La thérapie familiale psychanalytique (TFP) s'inspire de la théorie des groupes, selon laquelle la totalité représenterait plus que l'addition des parties, la psyché collective représentant un gain par rapport aux psychés individuelles. Un soi groupal opère dans le sens de la cohésion et de la sécurité familiales. Les désirs et les fantasmes individuels, qui résonnent entre les membres de la famille par leur ressemblance, par leur complémentarité et par les émois suscités, contribuent à l'intégration du groupe, facilitant les identifications ; mais lorsque ces fantasmes ne sont pas supportés, ils déclenchent le trouble, le symptôme ou la mésentente, les sujets se vivant dans l'inquiétude de retrouver chez l'autre ce qui les effraie chez eux-mêmes.

Dans la famille certains aspects n'entrent certainement pas dans le cadre d'un fonctionnement groupal, ils reflètent des particularités qui montrent la difficulté à vouloir réduire la psychologie familiale à un modèle précis. Tel est le cas des liens de parenté, filial, conjugal, fraternel, avunculaire, du lien à l'objet transgénérationnel ; voir aussi les fonctions et places qui ne se retrouvent pas dans d'autres formations collectives. Toutefois, quelques contours de ces liens évoquent l'enchevêtrement des psychismes observé dans les groupes : interaction, interfantasmatisation, fusion, intensité affective. Pensons au lien mère-enfant, par exemple. Ce qui est spécifique est la nature de chaque lien, les prescriptions et les proscriptions qui le régulent, la loi qui le régit.

La thérapie familiale psychanalytique s'organise en séances d'une heure ou d'une heure et demie, à un rythme hebdomadaire ou bimensuel, auxquelles sont invités tous les membres de la famille (règle de la présence d'au moins un membre

de chaque génération pour que la séance ait lieu). Au début de la thérapie, nous énonçons la règle de l'association verbale libre, qui inclut implicitement l'abstinence comportementale, qui nous concerne également parce que nous ne sortons pas de la salle de thérapie. Je reviendrai sur les modalités d'intervention. Quel est l'élément le plus représentatif pour nous permettre d'exposer le plus fidèlement la théorie et la pratique de cette thérapie ? Je crois que cet élément peut être le fonctionnement des fantasmes ; c'est ce qui réunit les psychés et c'est ce sur quoi l'action thérapeutique sera la plus marquante : elle le met en valeur et permet son épanouissement. Mon propos sera donc centré sur l'activité fantasmatique. Je ne parlerai pas beaucoup des aspects de comparaison avec d'autres écoles de la thérapie familiale mais le lecteur en trouvera assez facilement les analogies et les différences.

## **Le fantasme**

Le fantasme ne se présente pas comme une erreur, un déguisement de la réalité ou un mensonge. Le sujet croit dans sa vraisemblance tout en sachant qu'il s'agit d'une fiction. Par le fantasme, il se détourne provisoirement de ce qui le gêne et peut ensuite mieux l'aborder. Le fantasme lui donne le sentiment de se « vivre » dans des situations les plus éloignées de la sienne, de réaliser des exploits extraordinaires. Plutôt qu'au siège du fantasme, Freud (1900) s'intéresse à sa capacité assez notoire de relier différents mondes ou instances psychiques. Dans le fantasme conscient, il est question de scènes qui défilent dans l'esprit, d'histoires que le sujet se raconte.

Le fantasme préconscient inspire le symptôme ou infléchit les scènes hallucinées du rêve dont elles deviennent la figuration. Aussi bien le fantasme conscient que le

fantasme préconscient reproduisent la situation anciennement vécue par le sujet mais refoulée, après avoir subi des déformations et des interprétations : des scènes organisées susceptibles ainsi d'être dramatisées.

Soulignons que le fantasme constitue un point d'attrait, qui concentre l'attention et déclenche des émotions. Lorsque Freud examine le fantasme, il privilégie la situation, le climat, plus que les personnages qui habitent le scénario. Dans le rêve par exemple, ces derniers sont compris comme ayant permuté leurs places et changé leurs attributions. Il considère ces dernières comme aléatoires. Freud montre qu'un personnage du rêve peut figurer à la place d'un autre ou du rêveur.

Ce qui l'intéresse est ce qui circule, les désirs, les affects, les représentations, et au-delà des thèmes précis, c'est la capacité personnelle à produire des fantasmes, dans le rêve ou dans la vie diurne, à s'en servir au bon moment, autrement dit sans que cette capacité interfère avec les activités courantes ou empêche l'insertion dans la réalité, comme c'est le cas chez les mythomanes ou chez les personnalités multiples. Cette activité est ce que l'on désigne par « fantasmatisation ».

Dans le fantasme, la position de chacun pourrait être interchangée, avons-nous suggéré, de sorte que le rôle sera ce qui compte. Dans la famille également les positions du père, de la mère, de l'enfant, peuvent être interchangées, mais c'est la fonction qui est conservée. Ceci se traduit dans le fait d'observation suivant : celui qui a du mal à assumer sa fonction aura beaucoup de difficultés à se mettre dans la peau de quelqu'un d'autre, à le comprendre, à saisir son désarroi, à savoir ce qui lui fait plaisir. Parfois, il adoptera des attitudes caricaturales. Un père qui ne se sentira pas sûr de lui apparaîtra subitement comme

un despote, exigera soumission et allégeance. Une mère qui craint de laisser mourir ses enfants adoptera une attitude hyperprotectrice, voudra anticiper leurs désirs.

La vie fantasmatique me paraît transmettre ses propriétés à l'ensemble de la vie familiale. Le fantasme se présente comme un groupe de sujets où les identités seraient secondaires. La résonance entre les fantasmes des membres de la famille les rapproche, ou les conflictualise quand ils sont trop effroyables. Leur étude pendant la thérapie nous place dans un comme-si-on-était-hors-du-temps-et-de-l'espace, et cela va faciliter l'abord des troubles. A ce niveau l'épreuve de la réalité n'a plus tellement d'importance, alors que le déterminisme émerge. Ceci nous donne la chance d'une condition expérimentale assez confortable. De grandes questions stimulent le désir de savoir chez chacun des membres de la famille, et par extension elles développent les capacités cognitives.

### **Nous allons jouer avec les mots pour enclencher et engrener les chaînes signifiantes.**

Face à ce que nous ignorons nous avons l'habitude de proposer des hypothèses, nous remplissons l'espace du non-savoir par des fantasmes. Les mythes que nous construisons essaient de répondre à ces énigmes fondamentales : qui sommes-nous, d'où venons-nous, pourquoi la différence entre les sexes et la sexualité, pourquoi la mort ?

Notre enfance a été parcourue par des histoires que nous nous racontons comme pour répondre à ces interrogations : nous nous inventons d'autres parents, des changements d'enfant à la naissance, d'autres vies, des vols d'organes, nous imaginons

nos parents ayant eu des aventures sentimentales, ayant commis des prouesses, des actes héroïques ou condamnables ; nous croyons nos ancêtres nobles et exceptionnels.

Cette tension entre énigme et curiosité est particulièrement exacerbée lors des cures en TFP. Le cadre et notre discrétion y sont pour beaucoup. Le fantasme devient « ce ferment catalytique », d'après l'expression de S. Ferenczi, qui stimule la recherche et épanouit les esprits. Cela est d'autant plus intéressant que d'innombrables familles dysfonctionnelles ont du mal à penser, à rêver, à jouer de l'humour, à se laisser aller au jeu et à la métaphore.

### **Interventions**

Au-delà de la mise au jour des fantasmes refoulés et de leur analyse, l'intervention du thérapeute en TFP vise le développement de cette capacité de fantasmer. Paravent ou régulateur face aux avatars de l'existence, c'est cette capacité que les membres de la famille vont emporter en fin de thérapie.

Le cadre apporte l'élément de stabilité indispensable à la génération de représentations et d'images. Nous allons jouer avec les mots pour enclencher et engrener les chaînes signifiantes. Pour ce faire, l'intervention sera énoncée comme un brouillon, un peu indéfinie, un peu incomplète. Bon nombre d'éclaircissements interprétatifs apparaîtront comme décentrés par rapport au matériel central, comme passant à côté, comme tangents. Le plus important sera de savoir se taire, de jouer avec des périodes étales d'écoute silencieuse et des moments de parole percutants. Notre contre-transfert engendre certainement notre parole, celle-ci invite à la verbalisation. Nous essaierons de laisser transparaître notre travail psychique, nos images, nos affects, les réflexions

et critiques à l'égard des interventions de nos cothérapeutes, et aussi nos autocritiques si cela s'avère intéressant dans les instants de résistance. Cela rendra notre travail vivant et dévoilera notre permanent questionnement, notre vœu de chercher en nous les conditions d'un savoir sur nous-mêmes que nous aimerions transmettre à la famille. C'est pour cela aussi que nous pensons indispensable que le thérapeute ait réalisé une analyse personnelle. J'aimerais aussi préciser que ce parti pris pour l'épanouissement de l'activité fantasmatique ne devrait être compris comme une pédagogie, mais comme une recherche où l'interprétation à propos du conflit, de la violence, du sadisme, de la perversion-narcissique (A. Eiguer, 1989), des fantasmes et désirs mortifères sera également importante. Elle sollicitera l'élaboration, dans un rapprochement entre sujets dorénavant moins enclins à l'envahissement.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de nos trouvailles et de nos belles interprétations, les membres des familles écoutent et assimilent dans la marge offerte par leur transfert. Ils sont sensibles à ce qui coïncide avec le fantasme actif au même moment et retentit avec lui. C'est pour cela qu'il convient d'interpréter au plus près des associations de la famille.

J'ai mis l'accent sur le contexte offert par notre contre-transfert. Je suis tenté de revenir sur la question avec d'autres précisions. A côté de l'énoncé interprétatif, nous véhiculons d'autres affects et idées :

- notre histoire ;
- nos rapports entre le rôle prescrit et le rôle assumé. La puissance de notre pouvoir aura effet de légifération, de consensualité ; il laissera entrevoir nos liens générationnels, nos démêlés avec notre surmoi ;
- notre style de pensée ;
- notre propre fonctionnement inconscient ;



**Raurich**

Les sept péchés capitaux

« L'avarice » (clin d'œil à Bacon)

– la façon dont nous élaborons nos angoisses et nos fantasmes. Tout cela touche de près le problème éthique. Arrivé à ce point, j'aimerais préciser que tout ce que vit le thérapeute n'est pas forcément à concevoir comme du contre-transfert. Celui-ci recueille des aspects infantiles, donc régressifs, éveillés au contact du transfert familial, dont il serait dans sa forme « directe » la conséquence, l'effet soit d'un déplacement, soit d'une projection. Le contre-transfert « indirect » désigne nos manifestations régressives qui émergent dans le cadre de la cure mais qui ne concernent pas automatiquement le matériel transférentiel. Tout un autre champ mérite encore notre attention : les modalités de contre-transfert indirect qui naissent en souvenir de nos maîtres et formateurs, des équipes institutionnelles.

Ces liens risquent d'influencer largement notre fonctionnement en séance, en créant des tensions en nous, voire des incertitudes, s'ils ont été ou s'ils sont problématiques.

Avant de parler de mes exemples cliniques, je voudrais insister sur trois points.

1. La question du style interprétatif. Il module notre discours, et transmet le sens profond de notre fonction. Par le style circule ce que je vous ai proposé sur notre travail psychique. Parlant de l'interprétation, Winnicott (1971) disait que le jeu « se manifeste, par exemple, dans le choix des mots, les inflexions de la voix et même dans le sens de l'humour (de l'analyste) ». Ainsi le style pourra véhiculer ce qui nous paraît précieux et utile à l'épanouissement imaginaire des membres de la famille. Il aura une fonction de complément, parfois en opposition avec le contenu énoncé pour en renforcer l'effet, pour en atténuer la dureté, pour rappeler que quoi que nous disions nous sommes en train de jouer. (Styles interrogatif, humoristique, tragique, sceptique).

2. L'utilisation de l'humour me semble intéressante. J'en soulignerai l'avantage

économique, libérateur, comme deux pierres qui en se frottant émettent une étincelle. Les liens avec le surmoi de l'humoriste, ici le thérapeute, sont des plus aimables et généreux. Il se trouve que, dans l'humour, le surmoi dévoile son côté le plus protecteur (S. Freud, 1927). C'est comme si celui qui émet un trait d'humour se mettait à la place d'un père qui voudrait rassurer l'autre, le traitant d'enfant qui s'affole de peu de chose. En outre, l'humour montre que le refoulement et sa levée fonctionnent en nous. Nous exposons nos points faibles, nous nous rendons même ridicules, tout en sachant nous ressaisir. Notre « grandeur », celle de notre moi, apparaît par la façon dont nous assumons nos failles (P.-C. Racamier, 1973 ; A. Eiguer, 1994).

3. Dans la technique de la TFP, un chapitre important est celui des médiations imaginaires, qui facilitent associations et prise de conscience. Le dessin, le jeu d'enfants, les jeux de rôles et imaginatifs, l'apport de contes littéraires ou d'histoires mythologiques, en sont des exemples.

### **Illustration I. Un conte des « Mille et une nuits »**

Cette thérapie familiale nous a permis d'éclairer le dysfonctionnement lié aux objets transgénérationnels ; et elle a aidé à resserrer les liens primitivement très fragmentés. (Les cinq membres de la fille nucléaire participent. Alberto Eiguer est le thérapeute.) Comme bien des familles à expression psychotique, les membres de cette famille se malmènent et se disputent sur un mode cru, éprouvant des rancœurs que le temps n'a pas résolues. La première hospitalisation d'Alice, à 17 ans, est vécue comme « un électrochoc », aux dires de l'un des parents (elle

a actuellement 21 ans). Elle est la dernière enfant, la plus choyée et protégée, d'une fratrie de trois (une sœur et un frère).

Progressivement, elle s'est renfermée à la maison, paraît triste, exprime des idées noires, mais peut devenir très violente si on la contrarie. Par moments, son angoisse est insupportable et elle la communique aux autres, qui désespèrent de son état. Elle finit par expliquer qu'à 15 ans elle a subi un viol collectif après qu'on lui a donné du L.S.D. et d'autres drogues qu'elle ne connaît pas. A partir de ce moment, elle se plaint de mauvaises odeurs exhalées par son corps. Elle sent la pourriture. (Dans mon esprit, j'associe avec le viol et les odeurs

génitales, puis avec Hamlet, qui parlait de « quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark ».)

La « trajectoire » familiale est marquée par le voyage et l'installation de la famille au Moyen-Orient, avant la naissance d'Alice. En séance, le père évoque avec nostalgie cette période d'expatriation en termes de conte des « Mille et une nuits » : confort matériel, plaisirs du corps et de la table. Mais au moment où la mère se trouve enceinte d'Alice, elle décide de rentrer pour accoucher dans un « bon hôpital ». (Pourquoi un tel souci ? me demandai-je.) Le couple restera séparé pendant quelques



**Raurich**

Les sept péchés capitaux

« L'orgueil » (clin d'œil à Picasso)

années, le père ne pouvant se dégager de ses obligations professionnelles – expliquent-ils assez froidement.

Le père vient d'une famille nombreuse, où une mère, « abandonnée » lorsqu'il est adolescent, règne en maîtresse incontestée. Mais c'est une femme meurtrière : le grand-père paternel d'Alice est parti avec une autre femme, ce que son fils ne lui pardonne pas. Il voue une grande partie de son existence, et même après son mariage, à porter secours et affection à cette mère surchargée par les enfants et les tâches matérielles. Plus tard, quand elle est devenue « gâteuse », il s'est encore beaucoup occupé d'elle, il n'y a pas si longtemps de cela. Il allait la voir tous les jours à la sortie de son travail, remâchant sa colère contre ses frères et sœurs moins disponibles. Mais pour lui, c'était un devoir et il fallait y faire face. Sa femme « l'a très bien compris », car elle aussi a été une fille dévouée à sa propre famille.

(Ces idéaux proches semblent jouer un rôle d'unification, mais soulignent un retour vers le passé par leur contenu.)

Seulement, le père était assez absent de la maison, et cela s'ajoutait aux longues années où il était resté à l'étranger sans participer à la vie commune. Quand il a retrouvé les siens, il avoue qu'il ne savait guère où ils en étaient, mais assez vite une querelle pour quelque affaire « ordinaire » venait le placer au centre des échanges. Il préférerait être « l'ogre que le dindon de la farce ».

L'enfance de la mère, de son côté, a été marquée par l'ambiance triste d'une maison consacrée corps et âme à son frère aîné handicapé moteur. « Tout tournait autour de mon frère », on ne l'oubliait pas un instant, il ne fallait ni crier, ni faire de bruit, ni chanter, ni rire. Bien sûr, « la rue nous était interdite, car il fallait toujours faire

quelque chose à la maison ».

A 18 ans, son mariage l'a libérée de cette atmosphère oppressante. Elle y a vu sa seule échappatoire. Toutefois, sa joie ne dure pas longtemps : enceinte deux ans plus tard, ses angoisses et ses tourments reviennent sous une forme d'autant plus pénible qu'elle n'a jamais rien dit à personne, jusqu'à aujourd'hui : elle craignait de donner naissance à un enfant difforme, comme son frère. Elle imagine en silence mille monstruosité : si elle adopte une position inconfortable pendant le sommeil, si elle s'agite, si ses vêtements sont trop serrés, l'enfant dans son ventre peut s'étouffer. A chacune de ses trois grossesses, c'est pareil ; et d'ailleurs c'est ce qui l'a fait

**Il « venait récolter à 60 ans le fruit de l'arbre qu'il n'avait pas planté ».**

revenir en métropole pour accoucher d'Alice.

A une séance ultérieure, la mère me dira sa reconnaissance de lui avoir donné l'occasion de révéler ce secret si longtemps caché. Elle associera avec le décès de son propre père, dont elle a pris connaissance à son retour du Moyen-Orient : sa famille d'origine ne lui avait rien dit parce que certains de ses membres considéraient que son départ avait rempli le vieil homme de chagrin et « l'aurait tué ».

Son père était un homme distant et autoritaire, ajoute la mère, « comme mon mari, voyez-vous ». Elle a fini par s'y habituer « en s'accrochant à ses enfants ». Le garçon a été éduqué comme une fille, chétif et timide, attentif à elle et même inquiet de la voir malheureuse.

**a. « Voici pourquoi on est là »**

En fait, ce qui a motivé la demande de thérapie familiale – ajoutent-ils plus tard – est l'homosexualité de ce garçon, qu'il vient d'avouer au père parce qu'il souhaite que son ami soit reçu à la maison comme l'est le mari de la fille aînée. Mais le père est intraitable sur ce sujet. Il se sent offensé, humilié, profondément déçu, m'expliquant avec tristesse qu'il n'aura pas de petits-enfants portant son nom... Il mettra quelques mois avant de reconnaître qu'il aurait pu délaissier les siens, négligeant son fils qui manquait d'une référence paternelle solide. Il « venait récolter à 60 ans le fruit de l'arbre qu'il n'avait pas planté ».

(Fantasmes d'exclusion paternelle et de parthénogenèse maternelle, partagés par tous les membres de la famille, même le père ?)

La mère et les trois enfants faisaient bloc contre le père toujours réticent (« Je ne peux pas l'admettre, moralement et même physiquement : ce n'est pas un refus, c'est un rejet en moi, c'est plus fort que moi ») ; ce dernier me sollicitait à demi-mot pour que je prenne position comme « professionnel » et comme « homme ». Alliance entre hommes – père et grand-père – pour défendre la cause... J'ai été quelque peu embarrassé, car même si au premier abord je me disais que la position autoritaire ne conduirait qu'à une aggravation des positions inconciliables, le désespoir de cet homme me touchait. J'écoutais sa clameur, son aveu de bonne foi, j'entrevois son désir d'exercer une pression sur le fils pour qu'il revienne dans « le droit chemin » en abandonnant son homosexualité, mais je sentais que toute « prise de position » de ma part risquait d'être mal entendue. La résignation d'un côté, l'intolérance de l'autre. Peu importe ce que j'ai trouvé comme réponse – je le dirai

quand même tout de suite –, ce que je souhaite souligner ici est cette tension sollicitante où j'étais pris au piège, et où la bienveillance glisserait vers l'immobilisme, et l'autorité vers l'autoritarisme. Comment intervenir sans que cela soit pris comme prescription ? Ne devrais-je pas travailler dans le sens d'une plus grande intégration du père marginal, quitte à risquer une rigidification des positions, pourvu qu'il ait une parole et une place ? Dans l'une de mes interprétations, je mis l'accent sur le long silence entre le père et le fils, et entre le père et les trois femmes. Je soulignai aussi qu'ils s'interdisaient l'échange car ils prenaient tout

semble ainsi liée au départ du grand-père paternel : il fallait qu'il se vive en femme pour attirer l'homme volage à la maison, mais tout cela, une génération plus tard. Le comportement provocant d'Alice ne manqua pas d'inquiéter les parents dans la période qui suivit ; elle disparaissait pendant des heures, voire des jours, puis elle téléphonait pour que le père vienne la récupérer ; elle était « poursuivie par des jeunes louches ». La peur du viol est devenue une hantise. Bientôt un autre problème de nature sexuelle compliqua la prise en charge : des idées érotomaniaques à l'égard d'un voisin. En prenant à la lettre

une adolescente toxicomane qui habite l'appartement-bureau de la mère, mais propriété de l'employeur ; la mère a promis à ce dernier que l'appartement serait bien entretenu. Elle a exigé de sa fille qu'elle ne le prête à personne. La crise actuelle a été déclenchée à la suite de la découverte par la mère d'un clochard dans le local, invité par Sonia et son ami à rester dormir après qu'ils « s'étaient enivrés tous les trois ». La mère est donc fâchée et déçue de l'ami de Sonia « qui n'est jamais à la hauteur ». Face à ses récriminations, Sonia a essayé de s'expliquer mais tout a fini par une grande dispute ; ils ont failli passer aux mains. (...) « On a donné tout cela à Sonia pour l'aider, ajoute la mère, mais elle reste froide et distante ». Avant de commencer la séance, Sonia, qui était arrivée la première, n'a même pas voulu les saluer. Le père insiste de son côté sur le manque d'affection de sa fille, puis les deux parents vont se livrer à une énumération de ce qu'ils payent pour elle. Son confort passe avant le reste. Je découvre ainsi que les parents lui donnent beaucoup d'argent. Ils montrent un considérable manque de rigueur dans la gestion des promesses et des chiffres des dépenses qu'ils ont décidé de ne pas dépasser. Ils semblent toujours prêts à donner en oubliant leurs engagements. A ce moment de la séance, je leur demande s'ils ne voudraient pas m'adopter. (Ils rient, Sonia aussi). Le contenu des associations change. La mère ne fut jamais acceptée par la famille du père ; on lui reproche la naissance de Sonia, conçue avec un homme parti à l'étranger. Elle est vécue en femme légère et intrigante. Aujourd'hui le couple traverse une profonde crise de confiance ; les conjoints craignent qu'elle n'aboutisse à leur séparation définitive. Les désaccords à propos de Sonia, pas très

### **Les membres de la famille attendent que nous résistions à leurs attaques, que nous prenions soin de nous, que nous continuions à exister, à penser, à être nous-mêmes.**

dialogue, soit comme une caution, soit comme une décision. Ils paraissaient d'accord pour ne pas se parler. Dans une autre intervention, je rapportai mon impression qu'ils voulaient tout résoudre, et tout de suite, sans prendre en considération que tant d'années d'ignorance réciproque pesaient sur eux. C'était aussi pour le père comme un vœu de refermer la porte ouverte par l'aveu de l'homosexualité du fils, et pour ce dernier de l'imposer au père, ce qui allait à l'encontre des convictions du père et de ce qu'il pensait être le meilleur pour son fils. Quant aux trois femmes, elles paraissaient vouloir me prouver que le père était « vieux jeu ».

#### **b. La passion pour attirer le père**

Après quelques mois de thérapie, nous arrivons à relier tous les vécus de pères absents dans les lignées qui ont laissé des mères démunies et blessées. L'homosexualité du frère d'Alice

les interprétations que sa fille lui livrait sur les insinuations du voisin, le père finit par l'interpeller avec violence. Un apaisement se produisit quand je pus signaler que le père était idéalisé par sa fille désirant qu'il la défende. Elle avait trouvé le bon prétexte. Les deux autres enfants semblaient aussi le vivre comme un idéal, ai-je ajouté. Il apparaissait ainsi que les enfants cherchaient à attirer à la maison, par figures interposées, l'homme-père dont l'étrange éloignement n'avait produit que chagrin et sentiment d'inutilité. Aussi bien l'homosexualité du frère que le symptôme érotomaniaque d'Alice étaient des tentatives de faire appel au paternel par le sexe. Mais la réintroduction du paternel ne pouvait se passer sans débordement érotique ou autoritaire.

#### **Illustration 2. L'ingratitude**

La situation s'est beaucoup détériorée depuis la dernière séance, explique la mère de Sonia,

évidents pendant cette séance, les ont beaucoup distancés. Le père met en avant tout ce qu'il a fait pour sa fille : il lui a donné un nom alors qu'au début il comptait juste l'adopter (les parents se sont connus quand Sonia avait deux ans), mais Sonia ne sait pas être reconnaissante.

Elle est constamment agressive. Le père a eu très peur pour elle : il avait cru qu'elle allait sombrer dans la prostitution, dans la délinquance, ou mourir d'une overdose. (Je me souviens d'un épisode où il a essayé de séduire sa fille.)

Je dis alors que le père a quand même empêché que tout ce qu'il vient de nous rappeler n'ait lieu. Je fais d'autres remarques en plusieurs étapes. D'abord un commentaire. Je souligne que celui qui donne de l'argent paraît aussi dépendant que celui qui en a besoin. Les parents semblent par exemple dépendre émotionnellement de Sonia ; ils attendent qu'elle soit agréable, tendre, généreuse. Sonia semble agir comme si elle pensait que, plus elle se montre froide, plus elle va recevoir, et ceci bien que les parents menacent périodiquement de couper les vivres. « Pourquoi alliez-vous changer d'attitude ? » Pour Sonia, sa froideur lui permet de continuer à recevoir. Pour les parents, donner leur permet de sentir qu'ils remplissent leur rôle de bons parents. Ils continuent de la sorte à attendre l'amour de l'enfant, et à espérer qu'elle ne va pas les laisser tomber.

## Conclusions

La spécificité de la TFP pourra se traduire en quelques mots :

- a. travail sur l'inconscient et ses productions groupales ;
  - b. développement de la capacité de fantasmer, de l'onirisme et de la mythopoïèse.
- Penser est une forme d'agir, car cela prépare à une action

cohérente, au plus proche de ce que l'on est, à l'abri des contrecoups masochistes qui risquent d'être négatifs. Alors il convient de donner du temps au temps, de préférer la mise en tension à la motricité. C'est une forme de respect et de valorisation de la passivité et du féminin qui est en nous tous (réceptivité, laisser en gestation dans notre psyché ce que nous introjetons).

Nous avons insisté sur le rôle que les membres de la famille essayent de faire jouer aux autres, dont le thérapeute. Il convient également de mettre l'accent sur d'autres attentes soulignées par Winnicott (1971). Les membres de la famille attendent que nous résistions à leurs attaques, que nous prenions soin de nous, que nous continuions à exister, à penser, à être nous-mêmes.

Les légendes sur le devin grec Tirésias offrent une belle métaphore du thérapeute. Il est né de la nymphe Charidô, ce qui révèle l'importance de son origine. Un beau jour, il voit deux serpents en train de s'accoupler et ils les tue, on ne sait pour quelle obscure raison. Avait-il en tête le mythe de Zeus qui, ne supportant que sa mère Rhéa lui fasse des remarques, a voulu la violer, celle-ci s'échappant juste à temps en se métamorphosant en serpent ? Zeus en fait autant, et il finit par s'accoupler avec l'infortunée. Tirésias est puni : les dieux le transforment en femme. Sept ans plus tard, il revoit des serpents faisant l'amour et, obstiné qu'il est, les tue cette fois aussi. Alors les dieux décident de le transformer à nouveau en homme. Puisqu'il doit connaître les secrets des deux sexes, ce qui est exceptionnel pour un humain, il est sollicité pour devenir l'arbitre d'une querelle entre Zeus et son épouse Héra à propos de l'amour. Le sujet de la controverse est « qui jouit plus de fois : l'homme ou la femme ? ». Tirésias répond que c'est la femme puisqu'elle jouit sept fois plus que

l'homme. Héra est furieuse : « Quel rapporteur, il ne fallait pas révéler notre secret ! » s'exclame-t-elle. A ce moment Héra le condamne à la cécité. Zeus veut réagir et le récompenser : il décide de lui offrir la possibilité de vivre sept fois plus que le commun des mortels et de deviner le futur. Voilà les débuts professionnels de Tirésias.

J'y verrais une métaphore du thérapeute. Tirésias n'a pas peur de la vérité, aussi cher que soit le prix à payer. Puis il est parfois nécessaire de ne pas voir pour découvrir ; de ne pas être détourné par l'image, par ce qui est trop évident, par les apparences, par les mirages de la réalité. C'est une certaine idée de la fonction du thérapeute, suggestive et stimulante. Un mot de Robert Musil pour finir : « On ne voit jamais aussi clair que lorsqu'il fait sombre. »

## Bibliographie

- André, F., *L'enfant insuffisamment bon en thérapie familiale psychanalytique*, Lyon, PUL, 1988.
- Eiguer, A., *Un divan pour la famille*, Paris, Le Centurion, 1983, Collection Païdos, 213 p.
- Eiguer, A., *La parenté fantasmatique. Transfert et contre-transfert en thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod, 1987.
- Eiguer, A., *Le pervers-narcissique et son complice*, Paris, Dunod, 1989.
- Eiguer, A., *La folie de Narcisse. La double conflictualité psychique*, Paris, Dunod, 1991.
- Eiguer, A., *Une fêlure dans le miroir. Aspects rivaux du narcissisme dans la pathologie*, Paris, Bayard, 1994.
- Freud, S., *L'interprétation des rêves*, 1900, trad. franç., Paris, PUF, 1967.
- Freud, S., *L'humour*, 1927, in *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*.
- Musil, R., *L'homme sans qualités*.
- Racamier, P.-C., *Entre humour et folie*, *Rev. Franç. Psychan.*, 1973.
- Winnicott, D., *Jeu et réalité*, 1971, trad. franç. Paris, Gallimard, 1975.